

nous soyons tous unis, mais il faut encore que chacun des élémens qui nous constitueront se développe et s'améliore. Un peuple qui lit est un peuple fort. Nous voulons que notre peuple lise ; et pour l'amener à lire nous lui offrons des avantages qu'il ne trouverait assurément pas en Europe pour un prix si modique.

« Les haines, les animosités intestines se sont tuées devant la grande voix de la nécessité, et chacun est venu faire le noble sacrifice de ses rancunes et de ses convictions personnelles même sur l'autel de la patrie. Ce jour fut un beau jour pour nous. Mais il en est un autre qui ne peut pas être loin, et qui sera plus consolant encore ; c'est celui où l'ange du mal, acharné depuis longtems à notre ruine, sera précipité dans l'abîme pour n'en sortir jamais. Encore un peu de courage, encore un peu d'efforts et l'œuvre est consommée ; un peu plus d'organisation et d'entendement que par le passé, et la victoire est au pays sur ses ennemis.

« Qu'il nous soit permis de terminer cet article en vous remerciant vous tous qui nous avez aidé en quoi que ce soit, depuis cinq ans, dans la tâche difficile, dont le joug nous est léger, cependant, parce que vous l'adouciez sans cesse par la bienveillance et des paroles d'encouragement.

FRANCE.

— Les poursuites contre M. E. de Girardin ont été autorisées par la Chambre des députés. Le rédacteur de la *Presse* sera donc traduit à la barre de la Cour des Pairs. L'attention publique était vivement excitée par cet événement, M. de Girardin, aurait-on, possède la preuve écrite du fait qu'il a articulé ; sa défense ne peut donc manquer de causer grand scandale. Les débats ont été fixés au 22 juin.

Sur tous les marchés de France, les grains avaient baissé sensiblement, et l'apparence de la récolte prochaine était magnifique sur chacun des points du pays.

Le 16 juin, un traité de commerce a été signé entre la France et le royaume de Naples ; aux termes de ce traité, les navires des deux nations seront exemptés de tous droits de tonnage ; le gouvernement napolitain permet l'exportation libre de toutes sortes d'huiles destinées à la France.

On parlait toujours d'un traité de commerce entre la France et la Grèce. — Le général Cavaignac rentre en France pour jouir d'un congé de convalescence, et il doit être remplacé au commandement de la subdivision de Tlemcen par le général Renault, qui sera lui-même remplacé au commandement de la subdivision de Mascara par le colonel Géraudon, du 56e. de ligne.

Nous recevons les journaux d'Alger du 15 juin. M. le prince de Joinville est rentré à Alger le 13. Il a dîné chez le gouverneur-général par intérim, et s'est rendu le là à la fête qui lui avait été offerte par M. le contre-amiral Rigodit. Un grand nombre d'officiers de marine, et toutes les notabilités civiles et militaires assistaient à cette fête, qui a été des plus brillantes. Les principaux chefs indigènes de la province d'Alger et du Titeri ont été reçus le 15 à bord du *Souverain*, par M. le prince de Joinville. En remerciement de la brillante réception que ces chefs lui ont faite dans sa tournée, le prince leur a donné de riches présents et leur a offert le spectacle d'un branle-bas de combat.

ESPAGNE.

— En Espagne, le ministre de la justice a publié une circulaire par laquelle il ordonne de poursuivre tous les écrits ou journaux qui mettraient en doute les droits de la princesse Luisa-Fernanda (épouse du duc de Montpensier) à la succession de la couronne d'Espagne, droits garantis par la constitution, dit la circulaire. C'est là une déclaration importante, en ce qu'elle maintient un titre acquis à l'épouse d'un prince français, et qu'elle froisse la jalousie anglaise dans un de ses points les plus sensibles.

Dans l'arbitrage qu'il a prononcé entre la Grèce et la Turquie, l'empereur d'Autriche a imposé presque tous les sacrifices à la première, qui aura à faire des excuses à M. Mussurus, dure condition pour l'amour-propre hellénique.

— En Suisse, le mouvement radical poursuit ses progrès.

— En Belgique, enfin, le roi se rétablit, mais son cabinet se meurt. Une feuille ministérielle, le *Journal de Bruxelles*, annonce officiellement sa prochaine retraite, qui n'est différée que par le voyage de Léopold à Londres.

MEXIQUE.

— On lit dans *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans* : « Mexico est toujours pour nous la ville du mystère. Il ne nous en arrive que des bruits contradictoires. La capitale du Mexique est entourée d'une espèce de nuage que l'œil le plus clairvoyant ne perce jamais entièrement, et de ce nuage jaillissent de tems à autre des éclairs et des tonnerres qui semblent annoncer la tempête. Or jusqu'à ce jour la tempête n'a point éclaté, et l'on finit par s'habituer à croire qu'elle n'éclatera point. Il ne faut pas toutefois qu'une trop grande confiance nous expose à la recevoir sans y être préparé.

« C'est là sans doute la pensée qui a suspendu le départ du général Scott : il était encore à Puebla aux dernières dates, ralliant ses forces et attendant quelques nouveaux renforts ; c'est là du moins ce que disent les meilleurs renseignements. Il faut, pour expliquer ce retard, que le général en chef soit convaincu qu'il rencontrera, soit à Mexico même, soit avant d'y arriver, une forte résistance. Il a emporté assez vivement et Vera-Cruz et Cerro-Gordo, pour donner l'assurance qu'il eût marché sur-le-champ à Mexico, s'il avait eu qu'un simple coup de main dût le rendre maître de cette capitale. Il comprend d'ailleurs que dans la position où il se trouve actuellement, il ne faut rien risquer, rien donner au hasard. Lors de ses premières opérations, la victoire était fort désirable ; mais un léger échec n'aurait rien compromis ; aujourd'hui il pourrait tout remettre en question ; et le général Scott ne veut se présenter l'ennemi qu'avec la certitude de la plus complète de la vaincre. Avancé comme il est au cœur du Mexique, suivi de loin par les guérillas auxquelles le moindre avantage des Mexicains communiquerait audace et vigueur, il lui faut absolument une victoire ; il saura l'avoir : c'est là du moins notre impression.

« Si nous en sommes réduits aux hypothèses en ce qui touche notre armée, à plus forte raison est-ce le cas lorsqu'il s'agit de la situation de l'ennemi. La décision de l'élection présidentielle est-elle remise au mois de septembre, et les chances sont-elles toujours en faveur de Herrera ? ou bien, comme le prétendent quelques correspondances, Santa-Anna serait-il parvenu à reprendre son ancienne influence sur ses compatriotes ? Santa-Anna serait-il encore une fois dictateur ? Certes, ce dernier résultat ne serait point la péripétie la moins étrange de la tragi-comédie qui se joue au Mexique depuis tantôt un an. Comment ! cette homme qui, à son retour dans la capitale, a été accueilli par des huées et assailli avec des pierres par la populace, serait redevenu l'idole de ceux qui voulaient le lapider ? Est-ce probable ? Nous savons bien que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ; mais cela en vérité dépasserait toutes les limites du possible. Le retour de Santa-Anna au pouvoir suprême, ce serait un motif de plus de désespérer à tout jamais de cette agression si peu homogène et si misérable qu'on honore du nom de peuple mexicain.

« Après tout, bien que honteux pour les Mexicains et regrettable pour nous, cet incident donnerait, aux yeux de l'observateur désintéressé, un piquant attrait de plus au dénoûment vers lequel aspire notre gouvernement. Chargé encore une fois du salut de sa patrie, que ferait le « Napoléon du Nouveau-Monde ? » Aurait-il son Waterloo, et chercherait-il la mort au milieu de l'ennemi, comme l'essaya celui dont il a l'audace de prendre le nom ? ou bien se déciderait-il enfin à accomplir certaines promesses secrètes, au prix desquelles il a acheté son retour ? Voilà le curieux problème qui se présenterait désormais à résoudre.

LE KNOT.

CHAPITRE 16.

Suite.

— Vous arracher vos enfants ! s'écria Raphaël ; est-ce possible ?

— Quand je vous dis, Monsieur, que c'est à ne pas y croire. Il s'agit cependant d'un ordre de l'Empereur que l'on veut exécuter en ce moment. Oh ! ils sont vraiment sans entrailles dans ce pays-là.

Et en parlant de la sorte, cette femme, jeune encore et d'u ne douce physionomie, jetait autour d'elle des regards inquiets et presque égarés ; puis, s'avançant sur le seuil de la porte, elle considérait avec une sorte de stupeur le tumulte de la rue.

— Avez-vous quelque crainte pour votre famille ? reprit Raphaël.

— Je suis la plus malheureuse des créatures, s'écria cette femme en fondant en larmes. Figurez-vous, Monsieur, qu'à la suite de nos derniers malheurs, il m'ont enlevé mon mari, parce que, comme tant d'autres, il avait soutenu la cause nationale de tous ses efforts ; je l'ai vu partir, chargé de chaînes comme un malfaiteur, sans aucune espérance de le revoir jamais ; et je suis restée, seule, à demi-ruinée, avec un pauvre enfant de cinq ans qui ne connaîtra plus son père. Eh bien ! ceci n'est rien encore : l'Empereur veut aujourd'hui que tous nos enfants, soit-disant orphelins ou abandonnés, à la désignation de ses agents, soient immédiatement recueillis et transportés au fond de son empire pour y être élevés comme des Russes. Et il a encore le front, cet homme, de se donner des airs d'humanité ! Mais savez-vous ce qui arrive ? qu'on nous enlève aussi nos enfants, à nous malheureuses déjà frappées dans nos époux. Ils n'ont plus de père, nous dit-on avec une révoltante hypocrisie, et l'Empereur veut leur en servir. Mais leurs mères, Monsieur, que deviendront-elles ? N'est-ce pas leur donner le coup de la mort ? Oh ! plut à Dieu que mes yeux pussent se fermer avant de soutenir cet affreux spectacle.

— Calmez-vous, Madame, et reprenez courage : on vous aura sans doute exagéré les ordres de l'Empereur ; je veux bien croire que, sous prétexte d'humanité, on recueille tous les enfants orphelins ou véritablement abandonnés, parce que c'est toujours un moyen pour les Russes d'appauvrir le pays et de peupler leurs vastes déserts. Mais à coup sûr on respectera les droits sacrés de la famille.

— Ils ne respectent rien, reprit cette femme d'une voix toujours désespérée, je le sais bien moi, puisque je les ai déjà vus à l'œuvre, hier et aujourd'hui.

Et elle s'éloigna de Raphaël, comme s'il lui devenait suspect pour avoir douté de la barbarie des Russes. Elle demeura quelques instans encore à considérer avec des signes de terreur le mouvement de la place et des rues adjacentes, où le peuple s'agitait en tumulte. Puis tout à coup, rentrant avec précipitation dans l'intérieur de la maison, elle s'écria d'une voix effrayante :

— Ils viennent ! ils viennent ! malheur à moi !

Et elle monta rapidement l'escalier qui conduisait à la chambre où son fils reposait encore dans son berceau. Raphaël et quelques domestiques de l'hôtel coururent vers la porte pour voir ce qui se passait au dehors. Mais des agens de police et des soldats se présentèrent aussitôt à eux et entrèrent dans la maison.

— Où est la maîtresse de l'hôtel, demanda le chef de cette troupe ?

Les domestiques montrèrent l'escalier et les agens y montèrent sans faire plus de questions, comme si, honteux de cette odieuse besogne ; ils fussent pressés d'en finir. Bientôt après on entendit des cris épouvantables, et l'on vit descendre la jeune femme, furieuse, échevelée, son enfant pressé dans ses bras, traînée elle-même par les agens.